

Enfance

C'était souvent à la fin du printemps et au début de l'été où se déroulaient d'ordinaire les foins qu'il revenait le mieux à son enfance. Quand il empruntait le chemin de sa campagne proche devenu ordinaire, moitié goudronné, moitié resté en terre blanche, et qu'il n'y décelait plus les trois traces nues et les deux raies d'herbe. Cet état ancien produit par le pas des chevaux au milieu du chemin et les traces des roues des chars à échelles dans les bords.

La végétation elle-même restait-elle toute pareille ou depuis lors avait-elle changé, dans le sens de moins de plantes qu'autrefois ? Il savait de manière certaine qu'en cherchant dans l'herbe haute il n'y découvrirait plus les beaux narcisses dont il savait un coin où l'on en trouvait à profusion. Et puis les populages, un peu plus loin, dans un endroit un peu mouillant, n'y en avait-il pas moins qu'autrefois ? Surtout ce qui avait changé, c'était qu'il n'avait plus douze ans, ces belles années d'enfance qu'il ne retrouverait plus. Plus rien à espérer comme autrefois d'une vie qui pourrait être radieuse. Enfin, n'exagérons pas, car pour lui l'avenir, en cet âge de sa vie, il était sans consistance, c'était même comme s'il n'existait pas. Le présent était tout, rien d'autres ne pouvait le tirer en avant, si ce n'est l'année prochaine où néanmoins rien n'aurait changé, surtout pas les foins et les vacances.

Quand il repassait dans le haut du village, souvent il est vrai, ce qui réellement n'avait pas changé en toutes ces années, ces près de 65 ans, c'était le vol magnifique des hirondelles. Il lui apparaissait qu'elles étaient aussi nombreuses qu'autrefois. Elles s'en allaient par-dessus les toits, elles se faufilaient entre les maisons, elles profitaient d'un dernier fumier pour voler au passage, si rapide que l'on ne pouvait qu'à peine voire l'opération, un brin de paille ou peut-être une mouche propre à cet environnement. Ces hirondelles étaient la preuve d'une continuité, comme d'une éternité. Elles étaient les descendantes de manière certaine, selon lui, de celles qui étaient déjà là en ses 12 ans, à les regarder depuis le vieux perron de chez sa grand-mère. De combien de générations plus tard ? Il n'aurait su le dire. Elles partaient à l'automne, au printemps elles retrouvaient leur nid, non pas le voisin que l'on trouve juste à côté, mais celui-là même où elle avait pondu ses œufs l'an passé, y avait nourri ses petits, les avait vu prendre leur

envol pour bientôt les accompagner dans le long voyage. Elles ne pouvaient pas, ces merveilleuses hirondelles, ne pas revenir à l'endroit exact qu'elles avaient quitté sept mois plus tôt. Leur sens de l'orientation est parfait. La terre leur appartient.

Les avoir si souvent et si longtemps regardées depuis ce perron, alors qu'elles zébraient le ciel de leurs vols incessants. En même temps avoir admiré le village que l'on avait pour dire à ses pieds. Et surtout là, en cet endroit précis, n'avoir pas voulu connaître son avenir parce que le présent lui suffisait, et qu'au-delà de ces heures tranquilles et douces, on laissait le travail des foins derrière à ces dernières heures de la journée, il n'y avait rien. Qu'un grand vide, lui semblait-il, comme une négation de ce que l'on pouvait vivre dans ce présent insouciant et bienheureux.

Revenant à son chemin, à quelque distance d'ici, il y aurait toujours l'odeur du foin, celle du printemps et de ce début d'été, l'odeur la plus vraie et tenace de son notre enfance alors qu'il ne doutait d'aucune manière de l'heure présente.